

## Chaânba, Cha'ânba, Ša'ânba, Chaâmba (sing. Chaânbi)

M. Gast

---



### Édition électronique

URL : <http://encyclopedieberbere.revues.org/2098>  
ISSN : 2262-7197

### Éditeur

Peeters Publishers

### Édition imprimée

Date de publication : 1 février 1993  
Pagination : 1859-1861  
ISBN : 2-85744-581-4  
ISSN : 1015-7344

### Référence électronique

M. Gast, « Chaânba, Cha'ânba, Ša'ânba, Chaâmba », in Gabriel Camps (dir.), *12 | Capsa – Cheval*, Aix-en-Provence, Edisud (« Volumes », n° 12), 1993 [En ligne], mis en ligne le 01 mars 2012, consulté le 01 février 2017. URL : <http://encyclopedieberbere.revues.org/2098>

---

Ce document a été généré automatiquement le 1 février 2017.

© Tous droits réservés

---

# Chaânba, Cha'ânba, Ša'ânba, Chaâmba

(sing. Chaânbi)

**M. Gast**

---

- 1 Nom d'une fédération de clans, nomades, semi nomades ou sédentaires qui, au début du xx<sup>e</sup> siècle, se divisait en cinq grands groupements : les Chaânba de Metlili, d'El-Goléa, d'Ouargla, d'El-Oued, du Grand Erg occidental divisés eux-mêmes en Chaânba du Gourara et ceux de Beni-Abbès (voir A. Cauneille 1968). Mais leur présence n'a fait que s'étendre et se diversifier du sud marocain au sud tunisien, de la Libye (jusqu'au Fezzan) au pays touareg. Leur nombre a été évalué en 1961 à environ 20 000 personnes.
- 2 L'étymologie du mot *chaânba* ou *chaâmba* a donné lieu à plusieurs hypothèses hasardeuses. Il semble que la transcription *chaânba* (et non *chaâmba*) soit la plus correcte (voir Capot-Rey 1953 et Cauneille 1968 : 21). Les historiens reconnaissent, avec les bribes de traditions orales de ces populations, que les Chaânba seraient issus des Hamyân qui faisaient partie des Hilaliens de la confédération des Zorba (ou Zoghba).
- 3 La légende raconte l'arrivée des premiers Chaânba dans le Mزاب à la suite d'un meurtre dans leur région d'origine. Leur ancêtre Thameur ben Toulal, son frère Thrif et sa sœur, seraient à l'origine des Chaânba de Metlili et de tous les autres Chaânba (Voir Y. Régnier : *Les petits fils de Touameur*, 1939). Alors que l'on situe l'arrivée des Hamyân vers 1060 à Ouargla, le nom de Chaânba n'apparaît qu'après 1602 à propos de leur guerre avec les Beni Thour.
- 4 La division de leurs clans et segments lignagers s'articule autour d'un axe sud-nord les partageant en deux grands çof-s\* : Tabelkosa/Guern el-Guessaâ, l'est étant régi par les Chaânba d'El-Goléa, l'ouest par ceux du Grand Erg (Gourara et Beni-Abbès). Cette répartition des territoires sous l'obédience de groupes batailleurs toujours prêts à en découdre, est importante pour comprendre les comportements des populations. Un guide chamelier refusera de dépasser les limites d'autorité du clan auquel il appartient, sous prétexte qu'il méconnaît les itinéraires au-delà. En fait, ces règles de délimitations font partie de droits coutumiers durement acquis et qui perdurent encore aujourd'hui, quels

que soient les changements de régime des pouvoirs centraux. Cependant, si chaque clan élit son représentant et se trouve égal en droit à tous les autres, aucun chef commun n'est désigné pour assurer la cohésion entre tous les groupes reconnus comme Chaânba. Ce rôle politique coordinateur est joué en partie par les Ouled Sidi Cheikh dont les Chaânba sont les « clients » sur le plan religieux. Ils payaient des redevances annuelles en têtes de moutons ou en burnous aux différentes branches héritières de la baraka de Sidi Cheikh qu'on désigne localement sous le générique de *Zoua* (voir Cauneille 1968, p. 28 à 31). La politique coloniale française avertie de cette relation d'allégeance spirituelle a joué sur les rivalités internes des Ouled Sidi Cheikh, notamment à propos de la révolte de Bou'amama, prédicateur (né vers 1840 à Figuig) et originaire des Ouled Sidi Taj, branche des Ouled Sidi Cheikh Gharaba (voir Boyer 1971, et Cauneille 1968, p. 29). Mais la capitale affective, spirituelle et religieuse des Chaânba reste Metlili, que le lieutenant d'Armagnac avait appelé en 1934 « Metlili-des-Chaânba », et le capitaine médecin Eme « une ville sainte du malékisme saharien ». C'est de Metlili que sont partis les Chaânba vers El-Goléa, Ouargla, El-Oued, Beni-Abbès et le Gourara, Tindouf, Tamanrasset et Djanet. Cette diaspora les a différenciés ; ils appellent Metlili : *el Kenz* (le trésor enfoui), Ouargla : *el'az* (les précieux, affectés), El-Goléa : *el-Tenz* (les vagabonds sans paroles) « pour rappeler la richesse égoïste des premiers, l'orgueil déjà targui des seconds et le caractère difficile des gens du Mechfar pour les troisièmes » (Cauneille 1968, p. 23).

- 5 Chaque groupe se référant à un même nom marque ses dromadaires du même feu et possède une clientèle d'autres clans de moindre importance qui leur sont agglomérés avec des religieux qu'ils nourrissent ou des descendants d'anciens esclaves (*Uçfan* : noirs). Ils se distinguaient ainsi par les couleurs des bandes de tissages en laine de mouton *fliğ* cousus bord à bord et qui formaient le vélum de leur tente. Cette distinction était aussi celle des deux grands *çof-s* (ligues) qui autrefois marquaient leurs alliances : ceux de l'ouest avaient en principe une tente noire et ceux de l'est une tente blanche (en fait blanc, beige clair, à rayures marron et rouge). On retrouve cette division théorique aussi chez les Touaregs du Hoggar où les suzerains se disent descendre des « gens à tente blanche » *Kel Ahen Mellen* (contracté en *Kel Ahamellen*) alors que les Touaregs n'ont jamais eu de tente en poils tissés et vivent sous des tentes en peaux enduites d'ocre rouge. La tente noire d'Arabie qui a fait l'objet de maintes études (notamment Feilberg 1944) est certainement un trait ancien introduit par les Hilaliens pour marquer une ligne de partage symbolique du territoire entre groupes rivaux. Par ailleurs, cette différenciation permet d'identifier un campement bien avant de l'aborder pour prévoir le type de rapports qu'on aura avec lui.
- 6 Ces nomades fiers, indépendants qui parlent un arabe commun à tous les nomades sahétiens et des Hautes Plaines d'origine hilalienne, admettent en leur sein, comme maîtres religieux, les Ouled Sidi Cheikh auxquels ils versent chaque année une offrande (*yefara*, *ghefara*) mais refusent de les reconnaître comme suzerains. Un Chaânbi refuse toujours d'être soumis à un *alter ego*.
- 7 En 1317 pour trouver une solution aux querelles et combats entre Chaânba (qui sont malékites) et les Mozabites (ibadites) les deux communautés décident d'échanger un groupe de familles entre Metlili et Mélika, acte ratifié par un contrat écrit conservé dans les archives mozabites. Des familles Beni Mathar et Beni Khefiane viennent occuper le quart du Ksar Delbouna à Metlili en assurant la suprématie du commandement du Ksar de Metlili. De leur côté les Chaânba envoyèrent quelques familles occuper le quart du village de Mélika. Aujourd'hui les descendants des ibadites de Metlili, les Beni Brahim, sont

devenus malékites et ont essaimé des familles au Maroc, à Tamanrasset, à Timimoun, à In Salah et El Goléa.

- 8 Lors de la conquête française du Sahara, les officiers ont très vite apprécié les qualités guerrières des Chaânba. En 1893 le capitaine Lamy créait la première compagnie de méharistes, mais c'est en 1902 que le futur général Laperrine trouva la formule la plus efficace : avec des effectifs restreints, encadrés par des officiers et sous-officiers spécialisés, les groupes de méharistes très mobiles, adaptés aux conditions de guerre saharienne, recrutèrent en majorité des Chaânba, ennemis jurés des Touaregs. On peut dire que les Chaânba, ont marqué de leur tempérament les qualités majeures de ces troupes sahariennes. « C'est un honneur de les commander » avait dit le lieutenant Debacker. Fiers de leur esprit de corps (*'açabiya*), les Chaânba sont courageux, capables d'endurer toutes sortes de privations et de fatigues, d'être féroces au combat, mais d'aimer aussi « les chants, la musique, les femmes, la poudre et par-dessus tout, l'indépendance » (Dumas, 1845 : 314). C'est la raison pour laquelle, après bien des combats, de nombreux Chaânba ont épousé des femmes touarègues et demeurent encore aujourd'hui dans le Hoggar comme nomades, commerçants, cadres administratifs ou militaires.
- 9 Paradoxalement ces terribles razzieurs, épris d'aventures, capables de fuir très loin de leurs bases pour échapper à un châtiment (tels les Geramna partis plus de quarante ans en Libye après l'assassinat d'un officier français en 1881 ; voir P. Boyer 1971) apprécient des aires de nomadisme relativement étroites (entre 6 000 et 100 000 km<sup>2</sup>). Loin derrière les Regueybat qui peuvent couvrir avec une seule fraction de clan 600 000 km<sup>2</sup>. Le nomadisme chaânbi ressemble en ce sens à celui des Touaregs du Hoggar confinés le plus souvent dans les mêmes vallées, endurant des périodes de sécheresse parfois très dures. « L'engouement pour certaines régions atteint son comble à El-Goléa ; l'exemple des Oulad Haïmouda est éloquent : treize ans dans le Meguiden, onze ans à la bordure nord de l'Erg-Mechfar, dix-neuf ans dans l'Erg au nord du Meguiden » (Cauneille 1968, p. 112).
- 10 Les Chaânba sont pratiquement aptes à tous les métiers (puisatiers, commerçants qui travaillent en réseaux comme les Mozabites, caravaniers, militaires, artisans, techniciens, pétroliers, mineurs etc.) mais, malgré l'appauvrissement rapide du nomadisme certains emplois sont difficilement acceptés (travail de la terre, élagage des arbres ou arrosage) et d'autres totalement exclus tels ceux de barbiers, bouchers, menuisiers. Les Chaânba semblent avoir gardé de leur éducation guerrière le sentiment profondément ancré de leur noblesse et de leur indépendance. Aucune tradition poétique d'origine hilalienne n'a été signalée chez eux ; mais rien n'interdit de penser qu'elle puisse avoir laissé quelque trace.
- 11 Une étude anthropologique moderne des Chaânba reste à entreprendre avant que ne disparaissent les derniers témoins d'une longue histoire de guerres et d'amour entre ces Arabes d'origine hilalienne et les Berbères avec lesquels ils se sont alliés.

---

## BIBLIOGRAPHIE

ARMAGNAC Lieutenant d', *Le M'zab et les pays chaamba*, Alger, Baconnier, 1934, 203 p.

BOYER P., « L'odyssée d'une tribu saharienne : les Djeramna (1881-1929) ». *Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée*, n° 10, 1971, pp. 27-54.

CAPOT REY, *Le Sahara Français*, Paris, PUF, 1953, 564 p.

CAUNEILLE A., *Les Chaânba. Leur nomadisme*, Paris, CNRS, 318 p.

DAUMAS E., *Le Sahara algérien*, Paris, Langlais et Leclerc, 1845.

FEILBERG C.G., *La tente noire*, National museets skrifter. Ethnografisk Raekke, II Kobenhavn, 1944.

RÉGNIER Y., *Les petits fils de Touameur. Les Chaâmba sous le régime français. Leur transformation*. Institut de Droit comparé Paris XXIX. Paris, Édit. Domat-Montchrestien, 1939, 184 p.

## INDEX

**Mots-clés** : Algérie, Sahara, Tribu